

N° d'enregistrement SGDL : 2021-09-0019

PROLOGUE

Tout en gardant un œil sur la route, je balayai de l'autre les numéros apposés au dessus des portes d'immeubles : 31, 31bis, 33... J'y étais ! Il ne me restait plus qu'à me garer. Ce qui était bien plus facile à dire qu'à faire, tant il était devenu compliqué de stationner dans Paris. Une chance pour moi, la station-service située à deux pas faisait également office de parking. J'y laissai ma voiture et me dirigeai vers le lieu de mon rendez-vous, sans être aussi serein que je l'aurais souhaité. Au fond de moi, j'appréhendais un peu le face à face qui m'attendait.

Légèrement en avance, je m'attablai en terrasse au café d'en face, histoire de fumer une cigarette et faire un petit point. Plusieurs questions mitraillaient mon appréhension : Avais-je bien fait de venir ? Arriverais-je à me détendre une fois la porte franchie ? Allait-elle répondre à mes attentes ?

À deux doigts de renoncer, je décidai de couper court à mes interrogations et d'y aller. Je me levai d'un bond et déposai quelques pièces de monnaie sur la table, avant de traverser la rue d'un pas décidé.

Arrivé devant l'énorme porte en bois à la peinture écaillée, je composai le code reçu par texto quelques jours plus tôt, puis poussai le lourd battant avec l'épaule. De l'autre côté, je découvris une grande et magnifique cour pavée, au milieu de laquelle trônait un gigantesque olivier au feuillage gris vert persistant. C'était incroyable, je n'imaginais pas un instant trouver un espace aussi calme et accueillant derrière cette porte défraîchie. De part et d'autre de cet arbre d'une noble beauté, de petits pavillons accolés les uns aux autres conféraient à ce lieu un charme tout à fait inattendu.

Après un dernier coup d'œil sur les indications de son SMS, je me dirigeai lentement vers le numéro cinq et m'immobilisai devant la porte, le cœur battant. Je savais qu'en la franchissant, je m'engageais dans une aventure qui avait de fortes chances de chambouler ma vie. D'une main tremblante, j'appuyai furtivement sur la sonnette, l'ouïe aux aguets du moindre bruit. Très vite, le grincement d'une chaise déplacée résonna à l'intérieur, suivi de pas lourds et mesurés qui se rapprochaient. Les yeux rivés sur la poignée, je pris une profonde inspiration pour évacuer la pression qui m'étreignait depuis mon arrivée.

Une minute interminable s'écoula avant que la porte ne s'ouvre...

1

Tu peux le garder... j'en ai pris deux.

Un mois plus tôt...

Concentré sur un appel d'offre auquel je devais expressément répondre, je sursautai lorsque mon assistante frappa à la porte de mon bureau.

— Vous avez encore besoin de moi ?

Par réflexe, je jetai un coup d'œil à ma montre : déjà 18 heures.

Les rendez-vous et les coups de fil s'étant enchaînés depuis mon retour du déjeuner, je n'avais pour ainsi dire pas vu le temps passer.

— Tout le monde est parti ?

— Oui. Ils m'ont d'ailleurs chargée de vous saluer pour ne pas vous déranger.

— Dans ce cas, vous pouvez y aller aussi.

Elle boutonna son manteau, replaça ses cheveux derrière les épaules, puis me salua d'un bref hochement de tête.

— Bonne soirée Richard, à demain.

— À demain.

Sitôt mon assistante partie, je verrouillai la porte d'entrée et me fis couler un café, avant de regagner mon bureau, le sourire aux lèvres. J'adorais ce moment de quiétude qui clôturait mes journées. Seul face à moi-même, je me sentais enfin libre de mes mouvements.

Je commençais tout juste à savourer le calme régnant, lorsqu'un bip sec m'annonça l'arrivée d'un message WhatsApp d'Elisa. Ayant déjà une vague idée de son contenu, je ne me précipitai pas pour l'ouvrir. Depuis qu'elle s'était reconvertie dans la promenade de chiens, un an plus tôt, ma femme m'envoyait régulièrement des photos de ses protégés, tout en sachant parfaitement que cela ne m'intéressait guère.

À la troisième notification de rappel, je me décidai à consulter le message, et, comme prévu, une énième bouille de chiot s'afficha sur mon écran... sans un mot d'accompagnement. Alors, pour ne pas l'encourager à m'inonder d'autres clichés, je m'abstins de répondre et me replongeai dans mon dossier.

Une fois mon devis finalisé et envoyé par mail, je m'attelai à l'analyse de l'activité du jour : les commandes expédiées, celles en cours de traitement et celles à venir. Satisfait des

chiffres, je rangeai la calculette, puis fermai un à un tous les onglets. Le moment de me déconnecter était arrivé. Cependant, l'heure affichée sur mon ordinateur m'incita à faire une ou deux parties de backgammon en ligne avant de l'éteindre. Après une journée pareille, n'importe qui se serait empressé de rentrer chez lui... mais pas moi. J'avais pris l'habitude de traîner au bureau, sans réelle nécessité, simplement pour arriver chez moi pile à l'heure de passer à table.

Il n'était pas loin de vingt heures lorsque je pénétrai dans le hall de mon immeuble et appelai l'ascenseur. Trois étages plus haut, je m'essuyai vigoureusement les pieds sur le paillason « Welcome », puis poussai la porte de mon appartement en même temps qu'un profond soupir. J'aurais préféré être n'importe où... sauf ici.

Mon cartable posé près du canapé et mon blouson accroché au dossier d'une chaise, je rejoignis la cuisine d'où filtraient des bribes de conversation. Cigarette à la main et téléphone à l'oreille, Elisa se tenait devant la fenêtre entrouverte, le dos tourné à la pièce. La fumée flottait autour d'elle comme un voile. Je m'approchai sans bruit, l'oreille tendue et les sourcils froncés. Une seule phrase me suffit pour comprendre qu'elle parlait à un client potentiel. Comme toujours, elle déroulait son argumentaire : promenades au parc des Buttes-Chaumont, loin du vacarme des voitures, balades individuelles pour choyer chaque animal, et même, si besoin, transport jusqu'au vétérinaire ou au salon de toilettage. N'ayant aucune envie d'en entendre davantage, je m'apprêtais à quitter la pièce lorsque, pivotant pour écraser sa cigarette, elle m'aperçut. En guise de bonsoir, j'eus droit à un simple hochement de tête, accompagné d'un sourire qui ressemblait davantage à un rictus qu'à un véritable accueil. Je levai à peine la main pour lui répondre, d'un geste bref, puis tournai les talons.

Plongé dans la lecture d'un article dans *Le Parisien*, je ne lui adressai même pas un regard lorsqu'elle s'approcha de moi.

— C'est intéressant ce que tu lis ?

J'ôtai mes lunettes et levai les yeux vers elle.

— À vrai dire... pas du tout.

Je repliai mon journal, le posai sur la table basse, puis pris une cigarette que je coinçai entre mes lèvres. Instinctivement, Elisa sortit un briquet de sa poche et me le tendit. Je le pris sans y prêter attention et fis jaillir une flamme, mais, au moment de le lui rendre, un détail m'interpella.

Ma main resta suspendue.

Je plissai légèrement les yeux, observant le logo imprimé dessus.

Une vague impression de déjà-vu me traversa l'esprit, sans que je parvienne à la saisir.

— Où t'as trouvé ce briquet ?

— Devant un cinéma, sur les Champs. Des filles déguisées en majorettes en distribuaient aux passants...

Elle s'interrompit brusquement, mi-intriguée, mi-curieuse.

— Mais pourquoi tu me demandes ça ?

Je haussai vaguement les épaules, comme pour balayer la question.

— Laisse tomber... c'est pas important.

Elle me dévisagea, sceptique, puis repoussa ma main d'un geste lent.

— Tu peux le garder... j'en ai pris deux.

Je la remerciai et le glissai dans mon cartable, me disant que c'était toujours utile d'avoir un briquet de secours. Au même moment, la sonnerie stridente de son téléphone retentit. Cela m'arrangeait bien, car finalement je n'avais pas grand-chose à lui raconter.

Le « Ah te v'là toi ! » étant exclusivement réservé à sa meilleure amie, je sus aussitôt que c'était Virginie à l'autre bout du fil. Elles avaient beau s'appeler deux ou trois fois par jour, le soir venu elles trouvaient encore des tas de choses à se dire.

En regardant Elisa faire les cent pas pendant qu'elle parlait, je fus une nouvelle fois consterné par son allure. Elle était toujours en tenue de travail : sweat-shirt, pantalon de jogging et grosses baskets. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vue soigneusement vêtue. L'époque où toutes ses copines s'extasiaient devant ses tenues élégantes et avant-gardistes semblait définitivement révolue.

Je continuais à la suivre des yeux en sirotant mon whisky lorsqu'elle décida soudain de poursuivre sa conversation dans la cuisine.

Resté seul dans le salon avec mon verre de Chivas et mon paquet de Marlboro, je fus rapidement envahi par un sentiment de tristesse. Mes journées se succédaient avec une morne régularité, et ma vie de couple était un désastre. Depuis de nombreux mois, Elisa et moi étions devenus experts dans l'art de l'évitement. Nous préférions éluder les sujets sérieux et rester dans le déni de notre situation. En réalité, nous vivions l'un à côté de l'autre... et non l'un avec l'autre. Nos échanges se limitaient à des banalités sans chaleur ni partage, nourrissant peu à peu notre indifférence mutuelle.

Une pensée sombre en entraînant une autre, je me retrouvai pris dans une spirale noire qui fit naître en moi un malaise fulgurant. Le constat était sans appel : je m'enlissais dans une existence sans plaisir, sans la moindre perspective d'évolution.

Alors que je m'apprêtais à reprendre mon journal pour cesser de ruminer, la voix d'Elisa retentit comme un clairon depuis la cuisine.

— À table !

Ma mâchoire se crispa instantanément. Je ne lui avais jamais dit, mais cette manie qu'elle avait de hurler pour nous inviter à passer à table m'agaçait au plus haut point.

Prenant appui sur l'accoudoir, je me levai lentement en poussant un long soupir, puis, persuadé qu'ils n'avaient rien entendu depuis leurs chambres, je passai prévenir les enfants en toquant à leurs portes. Et là, comme s'ils s'étaient donné le mot, Pauline et Nathan me répondirent exactement la même chose :

— Je suis au téléphone... j'arrive dans deux minutes !

Connaissant leur sens très personnel du temps, je ne les attendis pas pour rejoindre la cuisine où, comme presque tous les soirs, je fus bruyamment accueilli par Cyril Hanouna et sa tribu.

Les enfants tardant à arriver, mon estomac me suggéra de commencer sans eux, mais la table vide m'indiqua que cela n'allait pas être possible.

Elisa attendit que nous soyons tous réunis pour sortir le plat du micro-ondes et le poser devant nous : un gratin dauphinois un peu trop crémeux, certainement acheté chez Picard une heure plus tôt. Pendant le repas, personne ne tenta de lancer une véritable conversation. Les rares mots échangés tournaient uniquement autour du contenu de l'émission. Face à ce triste tableau, je quittai la cuisine sitôt mon dessert avalé, laissant ma famille absorbée par le petit écran.

Assis dans le lit, mes lunettes sur le nez et un livre entre les mains, je ne pus m'empêcher de déprimer en imaginant la suite de la soirée. Comme d'habitude, Elisa rangerait la cuisine, fumerait une dernière cigarette, puis passerait dans la salle de bain avant de se coucher. Ensuite, après avoir feuilleté le Télé7Jours, elle saisirait la télécommande et lancerait un programme... sans même me consulter. Immédiatement déconcentré par le bruit, je perdrais le fil de ma lecture, reviendrais plusieurs fois sur la même phrase, puis finirais par fermer mon livre et me résigner à regarder une émission ou une série qui ne m'intéressait pas du tout.

Tel était mon quotidien depuis des mois.

À ma grande surprise, les choses se déroulèrent tout autrement ce lundi soir-là. Elisa resta dans le salon, très probablement absorbée par des vidéos de chiens ou de chats postées sur Facebook et Instagram...

2

La routine ne peut s'installer que si on l'y autorise...

Bien que connaissant par cœur le chemin du retour, j'activai le système de navigation et sélectionnai mon adresse, histoire de briser le silence qui régnait dans l'habitable. Nous avions quitté le domicile de ma mère depuis dix minutes, mais aucun de nous n'avait prononcé un seul mot. Nous étions encore dans la continuité du repas de shabbat, expédié en moins de trente minutes dans une atmosphère lourde et ennuyeuse.

Ses écouteurs enfoncés dans les oreilles, Nathan se dandinait au rythme de sa musique sans nous prêter le moindre intérêt, tandis que Pauline était sans doute sur le point de battre son record à Candy Crush. Quant à Elisa, elle n'avait pas levé les yeux de son téléphone depuis notre départ. Elle daigna enfin le faire à l'approche de notre arrivée, lorsque la voix mécanique du GPS se fit entendre.

« Préparez-vous à tourner à gauche ».

« Dans 40 mètres, vous aurez atteint votre destination sur la droite ».

Arrivés Rue Botzaris, je stationnai un instant en double file afin de déposer ma famille au pied de notre immeuble. À peine avais-je tiré le frein à main que tout le monde se précipita à l'extérieur, comme s'il y avait un train à prendre. Il était très important pour Elisa de monter au plus vite, de peur de rater les cinq premières minutes de son émission favorite. Mon fils, qui venait tout juste de fêter ses quinze ans, avait certainement une finale de coupe du monde à disputer... sur sa PS4. Quant à ma fille, à quelques mois de sa majorité, je pense qu'elle avait simplement hâte de s'enfermer dans sa chambre et de fuir tout contact humain.

J'attendis de les voir gravir les marches du perron avant de me diriger vers le parking, situé à une trentaine de mètres de chez nous. Un mélange d'exaspération et de résignation me serrait la poitrine.

Une fois la voiture garée, je restai assis un moment sans couper le moteur. Une boule d'angoisse me serrait la gorge, m'empêchant de poser un pied hors du véhicule. En réalité, je n'avais aucune envie de rentrer chez moi et de retrouver cette ambiance sinistre que je connaissais trop bien.

Quelques minutes plus tard, sur une impulsion soudaine, je redémarrai en trombe et empruntai la rampe de sortie, sans vraiment savoir où j'allais. Mon seul objectif était de rouler

le plus longtemps possible, afin de retarder au maximum ma confrontation avec la pesanteur de mon quotidien.

Tout en sillonnant Paris, les mains crispées sur le volant, je passai en revue les différentes étapes de ma journée :

Comme chaque matin, avant de rejoindre le parking, j'avais fait une halte chez le marchand de journaux pour acheter *Le Parisien* et le glisser dans mon cartable. Arrivé dans mes locaux vers huit heures, je m'étais installé dans mon fauteuil, un gobelet de café à la main, et avais allumé ma première cigarette de la journée. Après un rapide balayage de mes mails, je m'étais mis au travail pour préparer la réunion de stratégie marketing qui m'attendait. Elle avait commencé à neuf heures trente et s'était terminée quarante minutes plus tard. À dix heures trente, mon assistante m'avait présenté le tableau de trésorerie et les factures à payer. Comme tous les vendredis. À onze heures tapantes, j'avais appelé ma mère, comme je le faisais tous les jours depuis la mort de mon père. Non pas par envie... mais par devoir. D'ailleurs, je ne me suis jamais entendu dire « j'ai envie d'appeler ma mère », mais toujours : « je dois appeler ma mère ».

Ensuite, j'avais passé quelques commandes aux fournisseurs, répondu aux mails en attente, et établi la liste des virements à effectuer. À treize heures, j'avais poussé la porte du restaurant d'en face... seul, comme d'habitude. Après le déjeuner, j'avais passé le reste de l'après-midi à surfer sur internet, entrecoupant mes visites de sites par des parties de solitaire ou de backgammon. C'était ainsi que je fonctionnais le vendredi : garder juste assez de travail pour justifier ma présence au bureau le samedi. À dix-neuf heures, j'avais enclenché le système d'alarme et quitté mon lieu de travail. À vingt heures, comme chaque vendredi soir, j'avais clôturé la semaine par le traditionnel repas de shabbat chez ma mère. Un rituel que je vivais comme une contrainte, impossible à éviter.

Plus je prenais conscience de la tristesse et de la monotonie qui régnaient dans ma vie, plus mon mal-être s'amplifiait. J'aurais pu continuer longtemps à rouler en me torturant intérieurement... mais je choisis finalement de couper court à ma souffrance et rentrai chez moi.

Une canette de coca et deux paquets de bonbons à portée de main, Elisa était avachie sur le canapé, visiblement captivée par les péripéties de Koh-Lanta. Pourtant, elle baissa tout de même le son du téléviseur pour m'interpeller.

— T'étais où ?

— Nulle part. J'avais juste besoin de faire un tour... réfléchir un peu.

— Réfléchir à quoi ?

— J'en sais rien... j'ai l'esprit un peu embrouillé en ce moment.

Le visage impassible, elle ne chercha même pas à savoir ce qui me préoccupait.

— Et tu pouvais pas prévenir ?

Je haussai légèrement les épaules.

— Ça aurait changé quoi ? Du moment que tu peux regarder ta télé ou tes vidéos d'animaux sur internet... j'imagine que tout va bien pour toi.

Piquée au vif, elle préféra inverser les rôles et m'attaquer à son tour.

— C'est quoi ton problème ? T'as décidé de faire mon procès ?

Ne voulant pas m'engager dans une discussion houleuse, je la laissai devant son émission et allai me réfugier dans la chambre.

N'ayant pas le goût de lire ce soir-là, je me glissai sous la couette et la remontai jusqu'au cou. Les bras le long du corps, la mâchoire et les poings serrés, je restai étendu sur le dos, contemplant le plafond et broyant du noir. Vers vingt-trois heures, entre deux soupirs, j'entendis des pas s'approcher de la chambre. J'éteignis aussitôt la lumière et me tournai sur le côté, faisant mine de dormir pour éviter toute discussion. Heureusement pour moi, Elisa ne prit ni son Ipad, ni un magazine. À peine sa tête effleura-t-elle l'oreiller qu'elle ferma les yeux et s'endormit. J'en profitai pour sortir du lit et retourner dans le salon.

Guidé par une routine familière, je me servis un whisky et pris place dans mon fauteuil fétiche : un Charles Eames en cuir noir et bois de palissandre, acheté à l'époque où j'étais encore célibataire et qui m'avait suivi d'appartement en appartement.

Après avoir revisité ma journée en détail deux heures plus tôt, j'entrepris le même exercice avec les autres jours de la semaine. Le résultat de ces ruminations fit mentir le proverbe qui dit : « Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas ». Les miens se suivaient... et se ressemblaient horriblement.

Accablé par ce constat, je m'apprêtais à me servir un deuxième verre lorsque mon regard fut attiré par deux cadres posés sur une étagère de la bibliothèque. D'un pas légèrement chancelant, je m'en approchai pour les examiner. Sur la photo de droite, Elisa et moi posions enlacés devant la mairie du troisième arrondissement... le jour de notre mariage. Sur celle de gauche, prise deux ans plus tôt lors de la Bar-mitsvah de Nathan, nous étions assis côte à côte à la table d'honneur, chacun tourné dans une direction opposée, un demi-sourire figé sur le visage. Passant d'un cliché à l'autre, je tentai de revivre ces instants capturés par l'objectif lorsqu'une question s'imposa à moi :

Qu'avait-il bien pu se passer dans notre parcours pour que nous glissions ainsi de la passion à l'indifférence ?

Certains évoqueraient la routine, mais je refusais de me réfugier derrière cette fatalité.

La routine ne peut s'installer que si on l'y autorise...

Partant de ce principe, je m'employai à trouver une explication plus convaincante au naufrage de notre couple... à l'érosion de ma libido. Un whisky et deux cigarettes plus tard, je pensais en connaître la cause : Elisa n'était plus la même.

Il y avait d'abord ces dix kilos supplémentaires, venus arrondir les contours de son visage et transformer sa silhouette jadis si fine et élancée. S'ajoutait à cela son allure négligée, qui avait hélas remplacé celle de la femme coquette et élégante que j'avais épousée. Pour preuve, il suffisait de regarder l'état de ses ongles ou sa tignasse aux racines décolorées, bien loin de la chevelure soyeuse qu'elle arborait autrefois. À l'époque où Elisa prenait soin d'elle, fréquentant assidûment salons de coiffure et instituts de beauté, entre deux séances à la salle de sport. De plus, moi qui suis très sensible à l'expression du regard, je ne pouvais qu'être

frappé par le sien. Ses magnifiques yeux verts, autrefois si pétillants, étaient désormais ternis par la tristesse. Sa légendaire joie de vivre s'était peu à peu volatilisée, laissant place à une combinaison d'amertume et d'inertie.

Tous ces changements expliquaient sans doute pourquoi je n'éprouvais plus de désir pour elle. Mais la question était : combien de temps pourrais-je tenir en faisant avec ?

Ou plutôt... en faisant sans.